



Agenda

Edito



La boutique éphémère INCA
sera ouverte les samedis

5, 12 et 19 décembre 2020 de 10 h à 19 h
à l'angle des rues Émile Zola et Charles Gros à Troyes (locaux de l'UDAF)

Vente d'artisanat latino-américain au profit des actions de solidarité initiées par INCA en Amérique-latine.

Venez nombreux






Dans ce nouveau numéro de Noticias, peu de comptes rendus sur nos derniers événements comme nous le faisons habituellement, et pour cause ... Nous avons néanmoins réuni le bureau à plusieurs reprises et force est de constater que l'engagement au sein de notre association reste intact, tous, convaincus que nous sommes, que la solidarité et l'amitié en cette période de crise doivent braver ce sombre climat.

Les nouvelles des associations que nous soutenons ne sont pas fameuses mais quelques belles couleurs chatoyantes nous arriveront malgré tout de Bolivie avec de l'artisanat 100% Commerce Équitable que nos amis de la « Casa de la Solidaridad » nous confectionnent pour le mois de décembre. Grâce à un partenariat avec l'UDAF de l'Aube, nous ouvrirons une « boutique éphémère » dans un local mis à notre disposition par cet organisme. Nous les en remercions chaleureusement.

Caroline



Si rien ne s'y oppose (!) notre prochain **Festival Ciné latino** aura lieu les 4, 5 et 6 février 2021 au Centre Culturel de la Chapelle St-Luc.

Le programme détaillé sera présenté dans le prochain Noticias.



Le lundi 28 septembre dernier, INCA s'est associé à Ecol'Aube et à la Ligue de l'Enseignement de l'Aube pour proposer une projection commune dans le cadre de la soirée d'ouverture du **Festival Première Marche**.



C'est le documentaire argentin « Le grain et l'ivraie » (Viaje a los pueblos fumigados), de Fernando Solanas (2019) qui a été proposé. Ce cinéaste activiste (il est même sénateur), aux 50 ans de carrière, s'est attaqué cette fois-ci aux dérives d'une agriculture intensive poussée à l'extrême dans son pays, notamment autour de la culture du soja, ainsi qu'aux conséquences sur l'environnement, l'alimentation et la santé des populations. Ce voyage dans 7 provinces du pays permet ainsi de dénoncer les ravages d'un système privilégiant le profit à court terme, au prix de la qualité et de la santé publique.

La projection a été suivie d'une présentation d'INCA sur le contexte de l'agriculture argentine, ainsi que d'une intervention de Joseph Thorey, agriculteur et éleveur bio dans l'Aube (sa famille cultive en bio depuis 50 ans), qui a pu présenter son modèle de production, ses convictions en tant que producteur et concernant les choix de société qui s'imposent, et faire le lien entre les pratiques argentines et la réalité française.

Malgré un contexte encore peu favorable à l'organisation de ce type d'événement (et des conditions météorologiques qui en ont peut-être découragé certains !), une centaine de personnes a participé à cette soirée, visiblement appréciée.



Une note positive vient tout de même présenter des alternatives à ce modèle et quelques perspectives d'amélioration.

Michel P.

Portrait de Ramon CANIFRU, Chilien, membre du bureau d'INCA



Après vous avoir fait partager le portrait de Miguel, mexicain et adhérent d'INCA, il y a tout juste un an, voici celui de Ramon, que de nombreux proches d'INCA connaissent... mais le connaissent-ils vraiment ?

Ramon CANIFRU, qui es-tu ?

Je suis arrivé en France comme réfugié politique en novembre 1973, à 31 ans. Avant cela, dans mon pays natal, le Chili, j'étais professeur de lettres (en espagnol). Mais j'étais aussi dirigeant du parti socialiste pour la région de Concepción... et ça a été suffisant pour que, peu après le coup d'état du 11 septembre 1973, mon portrait apparaisse dans les journaux : j'étais parmi les 9 personnalités les plus recherchées de la région. On m'a accusé de transport d'explosifs et d'armes, ce qui était totalement faux. Je ne me suis pas rendu, parce que la plupart des dirigeants qui ont été pris ont été tués. Mais je n'avais pas non plus une organisation capable de gérer une clandestinité. J'ai donc dû trouver, avec un ami, le moyen d'échapper aux barrages et de me rendre à Santiago, par le train, en prenant une cabine-appartement, très chère, pour ne pas être contrôlé.

Arrivés à la capitale, mon ami et moi avons dû faire sans l'aide des militants socialistes (par sécurité et parce qu'eux étaient submergés de sénateurs et autres personnalités à protéger), et nous avons préféré louer dans une petite pension, dans l'attente de trouver une ambassade pour nous accueillir. Pendant quelques jours, c'était l'incertitude, avec des contacts pour se réfugier à l'ambassade d'Argentine, du Honduras... et c'est finalement par l'intermédiaire d'un curé que - habillés en séminaristes, officiellement en partance pour une retraite spirituelle - nous avons été emmenés vers la maison de l'ambassadeur de France (qui n'était pas surveillée), sans valises, pour le début d'une nouvelle vie...

L'ambassadeur, Pierre de Menthon, était un fils de résistant, et il a accueilli quelques 300 réfugiés, sans autorisation officielle, simplement par conviction. Il a été le plus actif avec l'ambassadeur de Suède (et aussi du Mexique), pour exfiltrer les réfugiés, parfois en allant chercher des blessés dans les hôpitaux, pour les sauver avant qu'ils ne subissent un triste sort.



Ça a été une période tellement folle qu'il y aurait d'autres choses à raconter, comme le fait qu'après la pension, n'ayant plus d'argent, nous étions revenus chez ma tante : le jour de notre départ pour l'ambassade, les services de l'intelligence de l'armée sont passés une heure après, à ma recherche, et ont tabassé mon cousin, en pensant que c'était moi. Mon épouse a été prise en otage également ; on a menacé de lui faire du mal si je ne me rendais pas, mais je savais que c'était un piège. Grâce à une réclamation de l'ambassadeur de France et à un

échange d'identité avec sa sœur, elle a pu s'échapper aussi, avec nos 3 enfants, et je les ai retrouvés plus tard.

Et puis, après 1 mois à l'ambassade de France, le temps d'obtenir un laissez-passer, j'ai pu prendre l'avion pour Paris ... pour arriver au Foyer « Les rosiers rouges », à Vanves, habituellement destiné aux anciens détenus, à leur sortie de prison. Les Chiliens étaient bien accueillis à cette époque en France, grâce à France Terre d'Asile, aux CIMADE, ... Quelques mois plus tard, j'ai pu retrouver ma femme et mes enfants, dans un foyer en Seine-et-Marne... et là a commencé la partie la plus difficile : l'insertion. Ce n'était pas facile parce qu'on ne parlait pas français, mais à ce moment-là, on pouvait trouver des petits boulots. Ma femme a trouvé comme aide-soignante à l'hôpital, et moi, j'ai commencé comme archiviste à la MGEN (... sans répondre au téléphone !). Au bout de quelques temps, j'ai eu un travail de magasinier chez un grossiste en librairie, et j'ai évolué dans cette entreprise, jusqu'à ma retraite. Je serais bien retourné à l'enseignement, mais financièrement c'était beaucoup moins intéressant... et puis, pour espérer faire reconnaître mes diplômes, faire traduire des papiers qui ont été confisqués, ça aurait été compliqué...

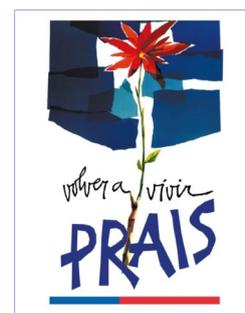
Le retour au Chili, vous y avez pensé ?

On a été 17 ans sans avoir le droit d'y retourner (même les enfants !). Ensuite, les mentalités ont évolué, pendant ces années, avec des relations qui m'ont paru beaucoup plus intéressées, voire mercantiles ; la solidarité qui était forte au Chili dans ma jeunesse semblait avoir disparu. On n'avait plus non plus les repères culturels, et puis, les enfants ont grandi en France, se sont mariés, ... alors les attaches se déplacent.

Parle-nous de ton engagement associatif.

J'ai fait partie de plusieurs associations à Paris, autour de la solidarité. Concernant INCA, je n'étais pas membre au départ, mais j'ai assez vite rejoint l'association avec laquelle j'entretiens un lien affectif, car je connais Juan Mendoza depuis le Chili, quand il était responsable syndical et moi responsable politique, tous les deux à Concepción ; et j'étais très lié aux autres membres fondateurs également. Au départ, INCA organisait une solidarité active vers le Chili : un juge a été envoyé comme observateur international pendant le plébiscite (référendum de 1988 pour prolonger Pinochet au pouvoir, auquel les Chiliens ont répondu « No » à 55 %) ; nous avons ramené un dirigeant national d'un syndicat d'enseignants en France pour le soigner, nous avons aidé des personnes qui

avaient perdu leur travail pour raisons politiques, nous avons aidé des associations à Concepción et ailleurs. A la fin de la dictature au Chili (et des dictatures dans les pays du continent), INCA s'est ouvert à l'Amérique latine et à ses cultures. Ça m'a paru naturel, les temps avaient changé et ce n'était pas un problème (même s'il y a encore des séquelles de la dictature et qu'INCA soutient toujours un programme d'aide aux victimes et familles des victimes de ce régime).



Qu'est-ce qui a été marquant, dans toutes ces années en France ?

Ça n'a pas été un choc culturel, parce que le Chili a de la proximité avec l'Europe, mais l'adaptation a été rude tout de même. On a dû réorganiser notre vie très rapidement avec mon épouse et les enfants, ... et on n'avait pas une « vocation » de migrants : les événements au Chili nous ont brusquement mené à cette nouvelle vie, sans l'avoir anticipée.

Qu'est-ce qui caractérise pour toi la culture latino-américaine, si l'on peut tirer des généralités ?

La langue espagnole est un facteur d'unité, mais c'est difficile de parler d'une culture latino-américaine, car les cultures d'Amérique centrale, par exemple, sont très différentes de celles du Chili ou de l'Argentine. Il y a des inégalités fortes qu'il serait bon d'aplanir pour que le continent soit plus homogène (on pourrait imaginer un peu le même modèle qu'en Europe), mais c'est difficile car il y a de forts nationalismes, et des conflits anciens, comme celui de la Bolivie avec le Chili et le Pérou, pour l'accès à la mer, qui perdure encore. Si on veut avancer, il faudra dépasser tout cela.



Avec le regard que t'apporte la double culture, qu'est-ce que tu changerais, en France, si tu le pouvais ?

La France est une démocratie ancienne, enracinée, qui a le vécu pour pouvoir dire ce qu'il faut faire, de manière claire et précise. Mais il manque une unité nationale plus forte, un vrai patriotisme. Face à la pandémie, il n'y a pas eu de vraie unité : il y a eu des grèves syndicales qui m'ont paru absurdes, pendant une période comme celle-ci.

Est-il facile de vivre au Chili en ce moment ?

Non, pas en ce moment, car la pandémie est une catastrophe énorme. Il y a toujours un confinement total, là-bas, avec des directives contradictoires du gouvernement qui compliquent la situation. Peut-être aurait-il fallu gérer avec une approche plus modérée, comme en Suède, mais ce qui fonctionne dans un grand pays riche, peu peuplé, ne marcherait peut-être pas au Chili ou en Amérique latine.

Quel est le lieu au Chili que tous les adhérents et sympathisants d'INCA devrait avoir vu dans leur vie ?

Pas Concepción, ma ville d'origine ! Certainement plutôt la Patagonie chilienne, et en particulier la région des lacs (je me suis baigné dans presque tous les grands lacs chiliens !), et les



Salar d'Atacama

glaciers restés piégés entre les collines. Le désert dans le nord, aussi (la vallée de la lune, le salar de l'Atacama). La région de la Araucanie, la cordillère de Nahuelbuta ... Il y a au Chili des sites qu'on ne trouve pas ailleurs.



Nahuelbuta

Beaucoup de Chiliens sont très chauvins et pensent que c'est le plus beau pays du monde. Moi, je pense que l'avantage c'est que le pays fait 4000 km de long, avec tous les climats ... mais les fjords norvégiens sont tout aussi beaux, si on veut être objectif.

Un écrivain à découvrir ?

Le Chili est un pays de poètes, et ses 2 prix Nobel sont des poètes : Gabriela Mistral et Pablo Neruda (il y a d'autres poètes qui sont aussi bons).



Pablo Neruda



Gabriela Mistral

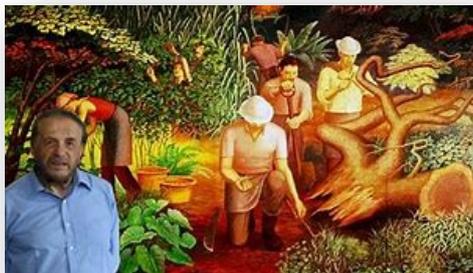
Il y a un poète chileno-français, venu en Europe à l'époque du surréalisme, qui me plaît beaucoup : Vicente Huidobro. Il a écrit des chefs d'œuvre en espagnol (dont « Altazor »), a écrit en français aussi, et aurait pu avoir un prix Nobel également, mais ce n'était pas le bon moment ... Je dois rédiger un article dans Noticias sur lui !

Il faudrait parler aussi de Luis Sepulveda, écrivain qu'INCA a bien connu, exilé lui aussi, et qui est mort du COVID en Espagne en avril dernier. Il a écrit notamment « Le Vieux qui lisait des romans d'amour » et « Le monde du bout du monde ».



Des artistes méconnus en Europe, qui mériteraient qu'on s'y intéresse davantage ?

Ce seraient des peintres, certainement, comme Julio Escamez, un muraliste, ou Roberto Matta, peintre surréaliste.



Julio Escamez

Une recette à partager ?

Je n'aime pas tout dans la gastronomie chilienne, mais l'empanada chilienne (au four, pas la frite !) est quelque chose de bien typique (NDLR : que les fidèles d'INCA connaissent !).



Un dicton chilien, pour les lecteurs de Noticias ?

Je vais plutôt choisir une phrase que je n'aime pas, qui est écrite sur les armoiries du Chili, qui s'appelle « l'escudo condor huemul ». La phrase, c'est « por la razón o la fuerza » (par la raison ou la force). C'est historique, ça date de l'indépendance, mais comme emblème national, ce n'est pas trop à mon goût ...



Un autre personnage à découvrir ?

Salvador Allende, à l'évidence : son histoire n'est pas banale, concernant sa trajectoire avant de devenir président du Chili. C'est extraordinaire : c'était un médecin, de la haute bourgeoisie, qui a essayé de démocratiser le pays et d'apporter des solutions économiques au peuple chilien. Ça n'a pas marché, son projet a été tué dans l'œuf, mais c'était quelqu'un d'honnête et de sincère.



Salvador Allende

Chers lecteurs, j'espère que vous avez autant de plaisir à découvrir ces portraits que moi à les réaliser. Quelle richesse, derrière la personnalité discrète, élégante et bienveillante que Ramon veut habituellement bien

nous faire partager, de découvrir un parcours incroyable et d'approcher un peu plus son esprit noble et sa culture. Merci de ta confiance, Ramon.

Michel P.

Point sur la situation sanitaire en Amérique latine et nouvelles des associations soutenues par INCA

A l'automne 2020, le coronavirus continue sa progression en Amérique latine.

En tout début d'année les pays latino-américains observent, de loin, les premières ondes de contaminations en Asie et en Europe, mais le 25 février, le Brésil déclare le premier cas. Cinq mois plus tard (mi-juillet), le continent devient « officiellement » le plus touché au monde en nombre de contaminations au coronavirus.

Quelques gouvernements très réactifs, dont ceux du Pérou, de la Colombie et de l'Argentine, ont rapidement mis en place des confinements très stricts. Par contre, d'autres, comme le Brésil, niant d'abord la gravité de la situation, ont réagi plus tardivement.

Mais surtout l'Amérique latine présente des réalités sanitaires et des politiques pu-

bliques profondément hétérogènes. Cela explique en partie la grande différence d'un pays à l'autre : On constate que le pays le plus touché en Amérique latine, en nombre absolu, est le Brésil suivi de près par le Mexique (la taille de la population est à prendre en compte également). Le Pérou est, quant à lui, le pays ayant le taux de mortalité le plus élevé (nombres des décès par habitant), même s'il a instauré un confinement assez strict dès le départ. Cependant cette crise sanitaire semble être sous contrôle dans des pays comme Cuba, avec un système de santé plus robuste, et l'Uruguay et le Paraguay où les mesures sanitaires se mettent plus aisément en place que chez leurs voisins, en partie grâce à leur faible densité de population.

Dans certains pays ou régions on arrive désormais à des confinements de plus de 6

mois. Alors, pourquoi ne parviennent-ils pas à maîtriser la courbe ?

En cause, la fragilité sur le plan économique que génère une pauvreté endémique exposant les plus vulnérables, et des systèmes de santé déficients, déjà fragilisés avant cette crise.

Nous avons, à ce sujet, contacté différents projets que nous soutenons pour avoir une vision du terrain à travers leurs témoignages. Les nouvelles que nous avons eu en retour sont parfois le triste reflet de la réalité, mais avec parfois aussi quelques notes d'espoir.

Jeannette Makenga (Centro de Promoción Integral del Niño, Venezuela)

relate : « ... c'est la famine ici parce que tout est arrêté, tout est bloqué, nous n'avons pas d'essence ... C'est vraiment triste, le gaz domestique on n'en a plus et donc on est en train de cuisiner au bois ... »



À cette situation s'ajoute qu'une grande partie des travailleurs vénézuéliens comme de nombreux latino-américains, dépendent de l'économie informelle pour vivre. Dans ce contexte, où les revenus dé-

coulent du travail quotidien, le confinement et les mesures de distanciation sociale sont difficiles à appliquer. « Le coronavirus a fait rage ici, surtout que les gens de la communauté, ce sont pour beaucoup des vendeurs ambulants au centre-ville, alors que le centre-ville a été déclaré lieu de contagion... » ajoute Jeannette dans son message.

De plus, dans les bidonvilles les logements sont souvent surpeuplés, et il n'y a pas d'accès aux infrastructures de base comme l'eau potable ce qui complique l'application des mesures d'hygiène.

Mais c'est le système de santé le véritable « talon d'Achille ». A ce système déjà fragilisé depuis 2019 par une autre épidémie, la dengue, qui est la plus importante pour cette maladie à ce jour, s'ajoute que les systèmes sociaux et sanitaires sont déficients et n'ont pas les

moyens d'absorber le choc imposé par la pandémie de Covid.

Mais quand la situation s'aggrave les actions de solidarité sont encore plus nombreuses, qu'elles viennent des habitants ou des associations.

Jeannette Makenga poursuit « ...depuis qu'on a déclaré la pandémie nous ne travaillons prati-



quement plus avec les enfants directement, les parents viennent chercher les aliments. On est en train de donner à manger à plus de 900 personnes ... Les mardi, mercredi et vendredi nous organisons une consultation médicale et nous avons un groupe de 80 enfants de 4 à 13 ans qui viennent pour suivre une formation présentielle avec les maîtresses en portant toujours des masques... » Elle ajoute « Nous avons ins-

tallé des points de lavage des mains, ... les masques qu'on nous a donnés, on les a distribués aux gens, les savons aussi... »

Et de conclure « **La situation du Venezuela est chaotique** »

Gladis (Emmaüs, Uruguay)

« La pandémie en Uruguay est plutôt contrôlée par le système de santé mais la situation économique s'est dégradée surtout dans les zones les plus pauvres. Toute la population s'est organisée pour donner au moins un repas par jour aux familles dans le besoin ... Notre association mène ce type d'actions grâce à des dons et en mettant à disposition la partie logistique pour pouvoir arriver jusque dans les villages isolés... »



Federico Chipana (Casa de la solidaridad, Proyecto de vida, Bolivia)

(nous informe que l'association poursuit son travail, en tournant des vidéos éducatives pour les enfants (parce que le gouvernement a déjà clôturé l'année scolaire) et en mettant en place un atelier de couture pour la fabrication de masques et de tenues de biosécurité.



Renata Bonfim (PROJETO INTEGRAÇÃO, Brésil)

nous informe qu'ils ont effectué quelques rénovations des locaux et aussi qu'ils travaillent aux côtés des familles sur des actions de dons de nourriture et d'articles d'hygiène de base (du gel hydroalcoolique, des gants et des désinfectants) et également de soutien scolaire avec la réalisation de vidéos de cours par zoom. Elle termine par « ... Nous avons travaillé dur de tous côtés pour soutenir les familles, prévenir et détecter le Coronavirus chez les personnes âgées et nourrir les familles qui meurent de faim !! »



Hogar para todos - Equateur

Un entretien téléphonique de Katina et Jean avec Daisy Almeida, coordinatrice, et Pamela Maldonado.

Comme en France, l'Equateur a établi un confinement depuis la mi-mars. Le village d'Azogues où se situe la Fondation Hogar para todos, a été touché. Les hôpitaux ont kollapsé, ils ont dû faire le transfert des patients vers d'autres institutions de santé et même une Université a été convertie en hôpital de campagne. L'administration travaille à mi-temps.

Avec la crise de la COVID, l'État a décidé de réduire ses dépenses, et notamment le soutien économique aux différentes institutions sociales avec lesquelles il avait des conventions.

L'apport de l'état pour Hogar (145000 \$ par an), servait à couvrir 50% des dépenses de fonctionnement de la structure : payer le salaire de professionnels tels que psychologue, travailleur social, facilitateur social et les 8 tutrices, l'alimentation pour les enfants, une partie des médicaments et les frais de déplacement. L'autre moitié des dépenses, était en autogestion par le personnel administratif, agents techniques (cuisine, nettoyage) matériel

didactique, facture d'eau, d'électricité, entretien du bâtiment, etc.

La moitié du personnel continue de travailler avec un salaire basique de 400 \$ au lieu de 750 pour un tuteur ou 850 pour un médecin par exemple. Ils ont décidé de continuer dans la structure car ils comprennent la situation des enfants face à la crise. Il y a aussi la participation de bénévoles pour combler l'absence de personnel salarié.

Actuellement, financièrement, la fondation cherche en permanence l'aide économique des institutions privées, publiques, comités d'entreprise ou des mécénats. Ils font une campagne de collecte d'argent au moyen d'une communication audiovisuelle publiée sur les réseaux sociaux.

Il n'y pas eu de cas de COVID dans le foyer. Quatre tutrices ont été confinées avec les enfants pour éviter toute contagion. Elles travaillent à tour de rôle. Le médecin fait un suivi hebdomadaire des enfants et en cas de maladie, il se rend à la struc-

ture pour éviter l'hôpital.

Dans le pays, l'école se fait à distance jusqu'à décembre, sauf pour les étudiants universitaires, dans certains domaines, qui ont déjà repris les cours.

À Hogar, pour que les 13 enfants puissent suivre les cours, ils ont dû réparer ou mettre à jour les ordinateurs. Il n'est pas évident de coordonner les horaires des cours virtuels d'enfants de tous âges. Les tutrices font le soutien scolaire et le ministère de la santé collabore auprès d'enfants handicapés avec un soutien scolaire spécial.

Il y a eu le départ d'enfants qui ont atteint leur majorité vers les familles d'accueil ou leur familles respectives ou parrains qui les soutiennent, mais la fondation a été contrainte d'en accueillir de nouveaux à cause de la situation.

Malgré la crise, la fondation continue à travailler sur des projets d'avenir pour mettre en place le projet Mère-enfant et accéder à un nouveau bâtiment pour Hogar para todos.

Nancy Calle, fondatrice, continue comme trésorière et Federico Vasquez est devenu le président de la fondation.

Hogar remercie de tout cœur l'association INCA pour l'aide apportée.

Katina



La situation politico-sociale en Amérique Latine, était déjà très mouvementée avant l'épidémie : avec des protestations sociales (Chili, Equateur, Colombie), de graves crises politiques non résolues (Pérou, Bolivie) et une situation économique catastrophique (Venezuela). Même si, pour le moment certains mouvements sociaux ont été mis en «pause» sous l'effet des mesures de quarantaine, des populations

pourraient reprendre le chemin de la rue, une fois l'épidémie surmontée puisque les attentes des classes moyennes latino-américaines vis-à-vis de leurs gouvernants, en matière de gestion des biens publics, de lutte contre l'insécurité et de corruption, restent entières.

Gabriela

Le rituel du TINKU

Le Tinku est une cérémonie millénaire, qui a lieu dans la région andine de la Bolivie (actuellement dans les départements de Potosí et Oruro). Le mot «Tinku» veut dire «rencontre» en Quechua (langue autochtone descendante de la civilisation Inca, parlée en Bolivie), et signifie «**attaque physique**» en Aymara (langue descendante de la civilisation Tiahuanaco).

Macha était la ville la plus peuplée de la région à cette époque, et tout porte à penser que c'est là-bas que le rituel du Tinku a commencé, car les guerriers s'y retrouvaient pour réaliser des démonstrations de combat.

Au fil du temps, **la démonstration de technique de guerre est aussi devenue une cérémonie religieuse**, dont l'objectif était d'offrir le sang des hommes à la Terre Mère ou *Pachamama*, afin que la récolte soit bonne. Le **ayllu*** (communauté) qui gagnait la bataille dominait la région pendant toute une année. Le Haut Plateau des Andes est aride et l'eau y est rare, c'est pourquoi les différentes communautés se battaient continuellement pour avoir accès au fleuve afin de pouvoir maximiser leurs récoltes et s'approvisionner en eau. La communauté qui gagnait la bataille lors du rituel du Tinku, avait accès au fleuve pendant toute une année.

Les combattants sautent, s'attrapent, s'évitent, se retournent, se lancent à nouveau l'un contre l'autre. Les visages sont en sang mais tant que l'un des deux n'est pas au sol, les coups de pieds et de poings peuvent continuer de pleu-

voir.

Depuis quelques années, **la danse du Tinku est devenue à la mode**, et elle est dansée lors des grands défilés urbains et au carnaval de Oruro. Ce ne sont pas des personnes appartenant aux communautés qui y défilent, mais des jeunes gens des classes moyennes urbaines. Ces défilés sont accompagnés d'orchestres avec des instruments en bronze et non les instruments du Tinku, qui sont le *charango*, une toute petite guitare andine, et les *zampoñas*, instruments à vent en bois.



que les participants n'apprécient pas la présence de personnes extérieures aux clans lors de la cérémonie, qu'elles soient boliviennes ou étrangères.

Les participants se réunissent le 2 mai au soir, **et tous les clans se retrouvent pour danser ensemble et festoyer** en buvant de l'alcool de maïs, appelé *chicha*. Chaque groupe défile et exécute des danses, et les festivités durent toute la nuit. Les hommes jouent la musique traditionnelle de cet événement et les femmes chantent en Quechua dans des tons très aigus.

Les **affrontements commencent le lendemain**, le 3 mai, avec pour participants des hommes et des femmes. Les luttent se font entre deux personnes, en corps à corps. Les femmes incitent à la bataille et s'occupent également des blessés, lorsqu'elles ne se battent pas. Pendant la nuit qui suit les affrontements, les participants lavent toute la place, qui est propre et vide le lendemain matin.

Le Tinku actuel :

De nos jours, le rituel du Tinku se déroule le 2 et le 3 mai de chaque année. Les différents clans qui participent à la cérémonie se rendent à pied à Macha, ville où se déroule la plus grande cérémonie. Comme le Tinku est pratiqué dans le sud du département de Oruro et le nord de celui de Potosí, certaines communautés se retrouvent dans d'autres endroits que Macha, à cause de la distance mais aussi parce

Le Tinku est donc un bien petit mot qui regroupe d'une part une cérémonie millénaire de démonstration de force et d'offrande à la *Pachamama*, d'autre part un conflit de pouvoir entre les communautés de la région, mais aussi une expression du syncrétisme religieux et culturel en Bolivie.



Les hommes portent **La Montera** : il s'agit d'un casque protecteur fabriqué autrefois avec de la paille de la puna. Il sert à se protéger des projectiles lancés par les adversaires avec la fronde. Il est garni de franges colorées et de fixations appelées « *Angoña* » qui étaient tissées avec

des fils fins de vigogne ou d'alpaga.

Les femmes découvrent à peine leur visage et leurs formes avec leur habit long et des chapeaux ornés de pompons, de plumes et de miroirs. Tous ont aux pieds des *abarcas* (sandales de caoutchouc)



* Un **ayllu** (mot d'origine quechua et aymara) est une communauté composée de plusieurs familles dont les membres considèrent qu'ils ont une origine commune (réelle ou fictive) et qui travaillent collectivement une propriété commune. Cette forme d'organisation sociale était l'une des plus présentes dans la région andine à l'époque précolombienne.

Le magazine « **GEOHISTOIRE** » vient de publier un intéressant dossier sur le monde **INCA**.



Pierre